Joseph Chioselli

Gabriel Augustin Emmanuel Faraill Sculpteur catalan



Saint Marsal, Pyrénées Orientales, 4 décembre 1837

Paris, Seine, 11 mars 1892



Gabriel Augustin Emmanuel Faraill

Sculpteur catalan

Dans la même collection

SUZANNE FARAILL Souvenirs de ma jeunesse montmartroise (1980)

ANDRE FARAILL *Mémoire(s)* (1990)

JOSEPH CHIOSELLI Gabriel Augustin Emmanuel Farailli, Sculpteur

Catalan (2000)

JEAN-LUC FARAILL Tentative de reconstitution du parcours du couple

Pietro Montigiani et Cornelia Nannetti entre 1902 et

*1934 (*2011)

ODETTE FARAILL Souvenirs de ma vie de jeune fille dans le

Montmartre de l'entre-deux-guerres (2014)

GASTON FARAILL Mon album de photos de famille (2014)

Joseph Chioselli

Gabriel Augustin Emmanuel Faraill

Sculpteur catalan

JLF Editions 451, chemin Ste Elisabeth 06140 VENCE

Préface à la deuxième édition

C'est aux alentours de l'an 2000, quelques années après une première virée de quelques heures réalisée depuis Port Barcarès avec ma sœur Michèle, que je me suis rendu pour une ou deux semaines à St Marsal, à la découverte du (ou de l'un des) « berceau » de la famille Faraill.

Le lendemain de mon arrivée, parcourant le village au hasard des ruelles, j'ai rencontré un cantonnier prénommé André me semble-t-il à qui j'ai expliqué ma démarche après avoir décliné mon nom. Son intérêt fut immédiat. « Il n'y a plus de Faraill aujourd'hui dans le village, mais la famille en a marqué l'histoire. Vous devriez aller voir Josette Marty, qui habite sur la place, elle sait beaucoup de choses. »

Aussitôt dit, aussitôt fait, je rencontre Madame Marty, professeur de français si ma mémoire est fidèle, qui est ravie de ma visite. Effectivement, les Faraill ont été une famille importante de St Marsal au XIXème siècle. L'un d'eux, (Emmanuel, mon aïeul) a été Maire, je le savais déjà. Une maison qu'elle me montre sur la place est encore appelée « Can Faraill » (que l'on peut traduire approximativement par « Chez Faraill) et l'école, située également sur la place, aurait été construite sur un terrain donné à la commune par la famille Faraill au début du XIXème siècle. Elle me dit même, c'est la seule source que je possède à ce sujet à ce jour, que les Faraill auraient acheté des biens confisqués au Clergé lors de la Révolution.

Et bien évidemment, elle me parle du sculpteur Gabriel Faraill, fils d'Emmanuel. J'en connaissais déjà l'existence au travers d'ouvrages de recensement des artistes du XIXème siècle, et j'avais pu récupérer quelques photos d'œuvres lors d'une visite au Musée de Perpignan quelques années auparavant.

C'est alors que Madame Marty me dit : « il faut absolument que vous rencontriez Monsieur Joseph Chioselli, il a réalisé un important travail sur Gabriel Faraill. Il habite à la Bastide (village situé à proximité immédiate de St Marsal) ». Et elle me donne un numéro de téléphone que j'appelle dans la foulée et je conviens avec Joseph Chioselli d'un rendez-vous à St Marsal.

Lorsque celui-ci arrive, dans un vieux combi Volkswagen bourré de vieux livres, - il « gagne » sa vie en les vendant sur les marchés-, je suis immédiatement séduit. C'est un vrai « bonhomme », d'une dizaine d'années de plus que moi, hirsute, barbu, à l'embonpoint conséquent, bref, ce que l'on nomme aujourd'hui un anarchiste soixante-huitard, mais pas attardé du tout. Immédiatement, il me « noie » sous un nombre d'informations considérable concernant la famille Faraill que je ne saurais toutes relater ici. Elles feront peut-être l'objet d'un prochain ouvrage.

Il me parle de la « Creu d'en Faraill », un croisement de chemins situé dans les collines alentours, et bien sur du « Can Badou », qui n'est autre d'après lui, et j'en ai trouvé la preuve sur les plans cadastraux, que l'ancien « Can Faraill », mas catalan typique situé à un petit kilomètre du village, et dans lequel sont nés tous les enfants d'Emmanuel, dont mon aïeul Sébastien et le sculpteur Gabriel. C'est d'ailleurs dans ce mas qu'a été retrouvée l'ébauche de la statue « Misère » présentée page 88.

Mais le plus beau restait à venir. Joseph Chioselli, qui n'est pas un modèle d'organisation et qui n'a pas les moyens de payer une secrétaire, m'explique qu'il a réuni une documentation importante sur Gabriel Faraill, qu'il a même rédigé de nombreux textes, mais qu'il ne sait qu'en faire. Je lui demande de me les montrer, et lors de notre rendez-vous suivant, il arrive avec plus d'un demi-mètre linéaire de papiers de toutes sortes, de tous formats, des photocopies, des photos, le tout dans un désordre indescriptible.

Fébrile, je compulse ces documents extraordinaires en me disant, je m'en souviens encore : « jamais il n'acceptera de me les confier ». Je tente néanmoins ma chance et lui propose de les emmener avec moi à Nice, de les photocopier tous et de les lui rendre aux prochaines vacances de la Toussaint. Contre toute attente, il accepte immédiatement. Je suis comblé.

Comme convenu, je ramène le dossier avec moi, et je revois encore la table de la salle à manger grande ouverte, qui restera recouverte de documents divers et variés pendant deux à trois mois.

Début novembre, je lui rends le tout après photocopies, ravi qu'il m'ait donné sa confiance. Je ne crois pas lui avoir emmené en même temps la présente monographie, faute de temps pour la « dactylographier » et la mettre en forme. Je la lui ai très probablement confiée l'été suivant, et je revois encore ses yeux briller en voyant son nom apparaître sur la couverture.

Depuis, le temps et les évènements personnels que j'ai traversés ont malheureusement fait que je ne sais ce qu'il est devenu.

Il y a quelques années, j'ai confié au Musée de Perpignan un exemplaire « pdf » de cette monographie. J'espère qu'il est à la disposition des curieux.

Mais ce qui restera pour moi à jamais un mystère, c'est comment l'anarchiste épicurien anticlérical à l'érudition encyclopédique et le remarquable spécialiste de l'histoire catalane qu'est Joseph Chioselli a pu s'amouracher d'un sculpteur dont la notoriété fut certaine, mais limitée, et avec lequel il n'a aucun lien de parenté. C'est je pense le combat du « provincial » monté à Paris et la « victime » du centralisme jacobin (cf. page14) qui l'a motivé, et il a sans doute souhaité « réhabiliter » un sculpteur aujourd'hui malheureusement quasiment oublié, malgré quelques œuvres que les spécialistes jugent dignes d'intérêt.

Saint Marsal

« Lorsque de la chapelle de la Serra (La Trinité), on porte ses regards dans la direction du Tech, en suivant les coteaux où se dressent encore les ruines de Belpuig et la tour de Batère, on a devant soi une suite indéfinie de mamelons qui s'élèvent et s'abaissent successivement, et formant, à la vue, comme une mer ondoyante, tandis que au-delà de Céret, l'œil se perd dans l'horizon et aperçoit, confondus, l'air et les montagnes de l'Albère.

Mais rien ne relève la beauté de ce paysage, comme le village coquet de Saint Marsal, assis au-dessous de Batèra, sur un plateau à pente douce, couvert de moissons verdoyantes au mois de juin, et sillonné de ravins, dont quelques bouquets d'arbres indiquent le cours, en ranimant un peu l'aspect de cette nature morne et silencieuse »¹.



¹ B. Alart. Notices historiques sur les communes du Roussillon. Tome 1. pp 3-14 (Saint Marsal). Perpignan 1878.

INTRODUCTION

Aperçu socio-économique de Saint Marsal au début du XIXème siècle.

L'économie de ce village des Hautes Aspres est de type semi-montagnard. Le point le plus élevé de son relief est à 1746 mètres au « Serrat de font frede », le plus bas est à 258 mètres au confluent du « Calvell » et de « la rive ample »; l'agglomération est à l'altitude moyenne de 700 mètres. Cette dénivellation couvre trois zones de végétation: la plus haute, au-delà de 800 mètres est couverte de prairies. Ce sont les terrains les moins productifs pour l'agriculture. On y voit peu de seigle, le sarrasin occupe les lambeaux de terre cultivable, les pommes de terre y végètent bien et peut-être sont de meilleure qualité que partout ailleurs. Les forêts, à cette altitude, sont généralement composées de hêtres, de bouleaux, de noisetiers sauvages². C'est là que se trouve la forêt communale de « la fajouse » essentiellement composée, comme son nom l'indique de hêtres. La communauté de Saint Marsal retire de ce don naturel tous les bénéfices permettant de couvrir les dépenses de la collectivité. C'est aussi dans cette zone que sont applicables les bénéfices accordés aux habitants par Jacques Delpas, Seigneur dudit lieu. Celui-ci ayant fait « concession à la communauté de Saint Marsal et à ses habitants en particulier, présents, absents et futurs, de toute la montagne dudit lieu avec toutes les dépendances, herbes, pacages, bois et forêts et tous autres droits et actions quelconques »³. Auquel s'ajoutait l'us suivant : « en dehors du droit de pâturage, chaque famille de Saint Marsal, quelle que soit sa position, peut aussi exploiter les terrains communaux incultes, soit à la culture de la pomme de terre, soit à celle du blé mais cette exploitation doit toujours être faite à bras sans pouvoir jamais employer la charrue »⁴.

² Dr L. Companyo. Histoire naturelle des Pyrénées. Tome second, règne végétal. Perpignan 1864.

³ Acte passé devant Maître Jean Vallespir, notaire à Perpignan, le 26 novembre 1567. Copie trouvée dans le cahier des délibérations municipales de Saint Marsal. Délibération du 4 février 1872.

⁴ Délibération du Conseil Municipal de Saint Marsal, 10 février 1873.

La zone médiane la plus active de la commune est située entre 600 et 800 mètres. C'est sur un sol particulièrement meuble que la population a installé son village autour de l'ancien château et de son église. Cette zone donne beaucoup de céréales. Les bois de châtaigniers y sont abondants et font la richesse des particuliers. Le chêne aussi y compose le fond forestier.

La troisième zone qui arrive à 600 mètres est couverte par le maquis où sont enclavés quelques mas et de rares vignes.

Ces trois zones, étalées sur les premiers contreforts orientaux du massif du Canigou, essentiellement schisteuses, sont favorables à l'élevage du mouton. En ce début du XIXème siècle près de 1800 « bêtes à laine »⁵ y sont recensées.

L'agriculture, évidemment, vient compléter ce tableau avec la culture des céréales qui couvre 40% des terres labourables, les plantes sarclées 26% et les prairies artificielles 21 %, le reste étant réparti entre les jardins et les vergers⁶.

A tout cela ajoutons les petits secteurs de l'agriculture et de l'élevage laissant aux habitants une certaine autonomie de consommation : volailles, lapins, porcs, abeilles, etc.

De la culture assez importante des céréales découle une petite industrie de meunerie : on compte quatre moulins à une meule. Un est situé sur le Boules au lieu dit « la Fargue », près du mas Bigorre. Deux autres sont sur le « Calvell », qui devient par la suite la rivière de Saint Marsal : « el Moli d'en Just » et celui du « mas de Laprada ». Au confluent de cette rivière avec la « rive ample » se trouve le quatrième moulin appartenant à Sébastien Parayre⁷.

Mais la plus importante activité technique du village est celle du drap et de la laine. Celle-ci, très florissante au XIVème siècle à Arles sur Tech et à Prats de Mollo a essaimé dans tous les villages du Vallespir. Les tisserands et les pareurs sont nombreux à Saint Marsal. Ils s'appellent Noell, Alberty, Paraire, Panicot, Maillart, Just⁸, etc. Les mains féminines étaient nombreuses autour des métiers à tisser.

Nous ne pouvons passer sous silence le travail qui résultait de l'extraction du minerai de fer du massif du Canigou. Les forges de Saint Marsal sont vieilles de plus de 2000 ans. Au XIXème siècle leur continuation était minime. Le minerai de fer était traité dans les forges hydrauliques du Vallespir. Les habitants de Saint Marsal, les brassiers notamment allaient travailler dans les mines proches, à la Bastide et à Taulis.

_

⁵ Archives départementales des Pyrénées Orientales. Série 0.

⁶ N. Broc. Une économie méditerranéenne en crise : les Hautes Aspres du Roussillon. D.E.S. Faculté des. Lettres de Clermont Ferrand. 1955.

⁷ B. Alart. Renseignements communaux : 2ème Arrt. Manuscrit. Bibliothèque municipale de Perpignan. S.D.

⁸ Registre d'état civil. Saint Marsal. 1814

Voilà qui fait beaucoup de monde. Vers 1850, 600 habitants étaient répartis dans 76 maisons et 19 mas⁹. La démographie semble satisfaisante, avec 5 mariages par an, 29 naissances et 14 décès¹⁰. La population active est supérieure à 50% et la tranche d'âge située au-dessous de 20 ans regroupe près de 200 personnes. De ce fait les enfants en âge de scolarisation sont nombreux.

Un instituteur est affecté à Saint Marsal depuis la révolution de 1789. Avant, les enfants devaient descendre tous les jours à Arles sur Tech. C'est Monsieur l'Instituteur qui tient le rôle de Secrétaire de mairie et le Maire est nommé par le Préfet.

Dans cette période historique mouvementée, les Maires n'avaient qu'à prêter serment de fidélité au nouveau venu au pouvoir, sans avoir à quitter leurs fonctions. Parfois, même s'ils s'avéraient incompétents, ils étaient maintenus, doutant qu'on puisse trouver à Saint Marsal, soit parmi les membres de la municipalité, soit parmi les notables, un homme qui réunisse les conditions nécessaires¹¹.

Le corps de santé y est représenté par un Chirurgien qui a souvent à panser quelques blessures ayant fait suite à des échanges de mots...

Les douanes impériales étaient aussi en brigade à Saint Marsal et avaient souvent à faire avec les contrebandiers qui étaient souvent armés. Le 14 mars 1810, le Lieutenant Azalet a eu son chapeau « percé d'un coup de bale (sic) » par un trafiquant de morue espagnole¹².

N'oublions pas Monsieur le Curé. Jusqu'à la Révolution, le recteur de Belpuig était aussi curé de Saint Marsal mais depuis un prêtre est affecté dans chaque paroisse. Leur travail n'est pas simplifié par quelques « rouges » qui viennent troubler son catéchisme ou piller son jardin¹³. Pour faire face à l'ennemi, le curé Balloveras n'hésite pas à s'armer d'une paire de pistolets...

Toute cette population et son activité économique est rattachée au Vallespir. Les communications avec Céret se font par la « rive ample » et avec Arles sur Tech en passant par Montbolo. En ce début de siècle, les chemins d'intérêts communaux commencent à se tracer, mais les chemins ordinaires sont les plus fréquentés et les plus rapides pour rejoindre les deux centres Vallespirencs : Arles sur Tech pour l'industrie du drap, de la laine et celle du fer et Céret pour les questions administratives. Perpignan est encore loin. Pour rejoindre la capitale les « traginers » suivent la route des cols séparant le Vallespir du Roussillon puis empruntent la vallée du Réart. Cette voie de communication est vieille, son tracé existe depuis les premières exploitations du fer du Canigou.

⁹ Registre d'état civil. Saint Marsal. 1814

¹⁰ Registre détat civil. Saint Marsal. 1814

¹¹ A.D.P.O. Série 0. Saint Marsal.

¹² Délibération du Conseil municipal de Saint Marsal. 14 mars 1810

¹³ Délibération du Conseil municipal de Saint Marsal. 14 mars 1810

Outre ces moyens de communication, ne négligeons pas le principal : *la langue* et particulièrement la langue catalane.

L'étude des documents officiels de la première moitié du XIXème siècle ne laisse guère entrevoir de textes en catalan. Sur 236 délibérations municipales du Conseil de Saint Marsal, de 1809 à 1831, nous ne comptons qu'un seul texte en catalan : « Rapport par écrit et en idiome catalan », dû au curé Ballovéras. Lorsque quelques mots catalans sont introduits dans les textes, le secrétaire et instituteur spécifie « dit vulgairement ».

A cette époque, et pour Saint Marsal, nous pouvons affirmer que le catalan était le moyen d'expression essentiel; et le Curé, proche de ses ouailles en est une preuve.

L'esprit de francisation est existant, mais le peuple est fidèle à son passé. Cependant l'idéologie néfaste du centralisme jacobin se fait sentir et la vie de Gabriel Faraill en est un exemple frappant. Il est le type des exilés de notre siècle.



Chapitre I

La famille FARAILL

Au IXème siècle, le hameau de Saint Marsal et son territoire appartenaient à un goth nommé Mansald¹⁴. Le « Villar de Mansald » devint plus tard Saint Marsal à la suite d'une canonisation fantaisiste¹⁵. Jusqu'au XIVème siècle les seigneurs du lieu ne portèrent point d'autre nom. Puis Jean Delpas, bourgeois de la ville de Perpignan, acquiert la seigneurie par voie d'achat.

A la veille de 1789, c'est une descendante directe de cette famille, la marquise de Blanès qui est dame du lieu et territoire de Saint Marsal¹⁶.

A cette époque un procès verbal de l'Assemblée de la paroisse de Saint Marsal pour la nomination d'un Syndic et autres membres qui doivent composer ladite Assemblée en exécution du règlement de Sa Majesté du 13 août 1787, nous indique que parmi les personnes qui se sont présentées et qui délibéreront se trouve J. Farral, lequel a signé¹⁷.

Tous les relevés d'impôts de cette période indiquent les familles Farall, Barnedes et Just que nous retrouverons dans la généalogie de Gabriel Faraill¹⁸.

1789, comment cela s'est il passé ? En fait nous ne sommes pas loin de 1659. Bien que le village fût taxé pour collaboration avec les Miquelets¹⁹ le pouvoir français avait installé aux divers échelons de l'administration locale quelques familles sympathisantes²⁰ qui

¹⁴ Cf. le diplôme de Charles le Chauve en date du 2 des Kal. de mars 661. Marca app. XXXI. Cartulaire d'Alart Ms I p 138. Bibliothèque municipale de Perpignan.

¹⁵ E. Guiter: Hagiotoponimia rossellonesa in XLII Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Perpignan 1969. Montpellier 1970.

¹⁶ Op. Cit. Note 1.¹⁷ A.D.P.O. Série C. 1781.

¹⁸ A.D.P.O. Série C. 1781.

¹⁹ J. Sanabre: La resistencia del Rossello a incorporar se a França. Barcelona 1970.

²⁰ M. Durliat . Histoire du Roussillon. P.U.F. Paris 1962.

iront renforcer le Gouvernement central. La bourgeoisie s'affirme, de même que la langue française qu'elle propage. Tous ces pouvoirs sont confirmés par la Révolution française, si bien que la transition ne fut pas pénible.

L'esprit catalan et sa langue sont tués par le siècle de lumière et la francisation de l'Europe²¹.

Les contrecoups de la Révolution furent plus conséquents si bien que « la commune expose qu'elle a été de celles qui ont le plus souffert du ravage de la guerre à cause du fréquent passage des troupes *(espagnoles)* qui ont occasionnées des pertes considérables »²².

C'est dans ce climat qu'évolue la famille Faraill à la veille du XIXème siècle : nous la voyons prendre de plus en plus d'importance au sein du Conseil municipal²³. Au milieu de la vie quotidienne partagée entre l'agriculture, l'élevage et le tissage, le père et les oncles de Gabriel Faraill, propriétaires et entrepreneurs, sont bailleurs de biens communaux, font des avances d'argent... etc. En 1831, Emmanuel Faraill est Maire de Saint Marsal.

Six ans plus tard, Emmanuel Faraill et Elisabeth née Sarda²⁴ attendaient leur douzième enfant qui allait être appelé Gabriel, tout comme leur premier fils né le 9 décembre 1815 et décédé en 1821. Un treizième enfant devait naître l'année suivante²⁵.

L'acte n° 36 du registre d'état civil de l'année 1837 de la commune de Saint Marsal, enregistré le 5 décembre 1837, nous renseigne une fois pour toutes sur la date de naissance de Gabriel Faraill²⁶:

« L'an mil huit cent trente sept, et le cinq décembre à neuf heures du matin par devant nous, Llabour, maire de la commune de Saint Marçal, département des Pyrénées Orientales, remplissant les fonctions d'officier public de l'état civil de ladite commune, s'est présenté à la mairie, le sieur Emmanuel Faraill, cultivateur, âgé de 45 ans accompagné de Jh Oms, instituteur âgé de 40 ans et de Jh Ausseil, berger, âgé de 38 ans, tous domiciliés à Saint Marsal pour nous déclarer qu'Elisabeth Sarda, sans profession, son épouse, âgée de 42 ans, domiciliée en cette commune était accouchée hier dans son domicile à six heures du matin d'un garçon auquel il a donné les prénoms de Gabriel, Augustin, Emmanuel. D'après cette déclaration que les témoins ont certifiée et la représentation qu'on nous a faite de l'enfant dénommé nous avons rédigé le présent acte en vertu des pouvoirs qui nous sont délégués, que le déclarant père de l'enfant et Jh Oms,

²¹ L. Réau : L'Europe française au siècle de lumière 1938. Coll. Evolution de l'humanité'. Albin Michel 1971.

²² A.D.P.O. Série L. 750.

²³ Délibérations du Conseil municipal de Saint Marsal 1809-1831.

²⁴ Sarda ou Cerda.

²⁵ Registres paroissiaux et d'état civil de Saint Marsal

²⁶ J. Capeille donne 1839; Jh. Falguère: 1842; Bénézit: 1838.

témoin voisin, non parent du même enfant, ont signé avec nous, de ce requis Jh. Ausseil aussi témoin voisin non parent du nouveau né n'a point signé faute de ne savoir.

Lecture du présent acte a été faite aux comparans à la mairie de Saint Marçal le jour, mois et an que dessus ».

Faraill a vu le jour dans le mas paternel dit : « Can Faraill de dal », différencié du « Can Faraill de baix » dont le propriétaire est Jean Ricart. Aujourd'hui, ces deux mas portent respectivement les noms de « Can Badou » et « Can Magi »

Outre « Can Faraill », ce patronyme a laissé sur le territoire un autre toponyme : « la creu d'en Faraill » (le croisement) où il a été trouvé des fragments d'amphores italiques. Ces vestiges archéologiques sont la trace d'exploitants du minerai de fer du massif du Canigou avant l'occupation romaine et l'installation des forges hydrauliques²7. Un rapport étymologique est aisé. A ceci ajoutons l'acte de délibération municipale du 12 mai 1821 « sur les moyens à prendre pour se procurer une maison commune .. : il est décidé de bâtir une petite maison sur un terrain appelé la ferrerie confrontant la maison du sieur Marçal Faraill », frère d'Emmanuel. (Note de l'Editeur cette parenté est erronée, il s'agit en fait d'un « demi » cousin germain. Leur grand-père commun est Manuel Farall qui a eu deux épouses, Marianne Grando, dont descend Marçal, et Rose Just, dont descend Emmanuel.).

Pour clore ce chapitre, insistons sur l'orthographe du patronyme : l'ancienne forme catalane est FARALL, la forme francisée est FARAILL²⁸.





²⁷ Roigt (François) : Notes sur les forges à bras des Pyrénées Orientales. S. D. 13 pages dactyl. Bibliothèque municipale de Perpignan.

²⁸ Au cours de cette étude toutes les possibilités d'écriture ont été rencontrées, y compris sur la plaque indiquant le nom de la rue qui porte son nom à Perpignan, qui porte le nom de Gabriel Farrail (sic).



Dessin de A. Vigo

Chapitre II

Les premiers pas de Gabriel Faraill

La jeunesse de Gabriel Faraill est celle de tous ses frères et sœurs et des enfants de Saint Marsal, en pleine communion avec la nature. Les promenades à travers champs et forêts sont ses leçons de naturalisme. Avec son père au mas ou dans le village, auprès des artisans, il développe ses facultés d'observation. Sa scolarisation est brève, sa connaissance de la langue française reste sommaire. Plus tard, en 1890, lorsque le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts lui remet les Palmes académiques, il n'a aucune honte à reconnaître sa parfaite méconnaissance de la langue de Molière.

Très tôt ses parents l'intègrent à la vie active auprès d'un menuisier chez qui il fait son apprentissage.

Entre temps, les terribles disettes de 1846 et 1847 sont venues réduire les bénéfices économiques de la famille, fort nombreuse d'ailleurs. Quelques années plus tard, un partage est décidé et ceux qui ne peuvent plus vivre sur place partent vers la plaine. Ce départ se situe aux alentours de 1856. Les recensements du village confirment cette émigration : de 1800 à 1850, la croissance démographique du village est normale; de 1856 à 1861, on note le plus grand écart de dépopulation. Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851 est sûrement une autre cause de ce dépeuplement. (Note de l'Editeur : c'est aux alentours de 1860 que Sébastien Jean-Joseph et sa future épouse Hortense Roque, parents d'Emmanuel Vincent, ont quitté la Catalogne pour Paris en passant par Marseille en 1861).

Emmanuel Faraill et sa femme s'installent à Perpignan avec leurs fils Jean et Gabriel. Ils logent rue traverse de l'Ange puis en 1867, lorsque l'aîné inaugure son magasin de porcelaines faïences et verreries, le patrimoine s'étend rue Poissonnerie.

Dispensé du service armé (réformé ou bénéficiaire d'un bon numéro au tirage au sort), Gabriel continue son perfectionnement artisanal puis entreprend le « Tour de France des Compagnons ».

Jean Capeille, dans la courte monographie qu'il lui consacre, affirme que le goût pour la sculpture est né chez Faraill pendant ce voyage²⁹. Est ce une « mère » ou un « roleur » qui fit découvrir la sculpture au « devoirant » ou alors, cela n'a rien d'impossible, ce germe est-il né chez un menuisier de la rue de la Fusteria ? Cortade a souligné dans sa récente étude³⁰ que ce corps de métier avait tenu un rôle important dans la confection de retables baroques du Roussillon jusqu'au début du XIXème siècle. Evidemment le style de notre sculpteur n'a rien de comparable avec celui des maîtres qui décorèrent nos églises aux XVIIème et XVIIIème siècles.

Gabriel Faraill n'oubliera jamais cette formation : artiste confirmé, il parlera avec beaucoup d'orgueil de son apprentissage d'artisan et de son rabot que l'amour de l'art convertit un jour en maillet de sculpteur. Il continuera encore ce métier quelques temps à Paris pour subvenir à quelques frais.

Après sa pérégrination compagnonique, le néophyte complète sa formation artistique auprès de Guiraud, conservateur du Musée de Perpignan. Libéré de son travail quotidien, Faraill se rend dans les salles du Musée où il admire les toiles de Hyacinthe Rigaud pour qui il a beaucoup de vénération. Ne rêve-t-il pas d'être son digne successeur?

Ces débuts sont peu appréciés par les parents du jeune artiste qui voyaient déjà en lui un homme établi, prêt à devenir un bon maître artisan.

Malgré tout l'amour et la vénération qu'il voue à sa mère et le respect craintif pour son père, ses premières études sont menées à terme et exposées au Salon des Beaux Arts, dans le cadre de la Foire régionale de Perpignan.

Ce sont les bustes en plâtre du Docteur Companyo et celui de Naudo, concierge du Musée. Ces sculptures sont les premières remarquées par le public, les autorités et les artistes roussillonnais qui lui décernent une médaille de bronze.

Aucun travail antérieur n'a été signalé ni retrouvé.

Lors du discours de la distribution des prix, le Préfet est fort élogieux à son égard. Alexandre Oliva³¹, sculpteur lui aussi, qui devait remporter la médaille de ce Concours le remarqua particulièrement et dès cet instant, leurs chemins seront inséparables.

-

²⁹ Abbé Jean Capeille. Dictionnaire de biographies roussillonnaises. pp 201-202. Perpignan 1914.

³⁰ Abbé Eugène Cortade. Retables baroques du Roussillon. Perpignan 1973.

³¹ Alexandre Oliva: Saillagouse 1823 - Paris 1890

A la suite de ce premier succès et grâce à l'intervention de personnalités locales, Gabriel Faraill est muni de bourses de la part de la Préfecture et de la Ville de Perpignan³² pour suivre les cours de l'Ecole des Beaux Arts de Paris.



Autoportrait de Gabriel Faraill

³² Registre des délibérations municipales de la ville de Perpignan D1 38. Budget 1868, subvention au jeune Faraill, 700F. A.D.P.O, série T, subvention du Conseil général aux jeunes artistes. En 1872, Gabriel Faraill bénéficie d'une subvention d'un montant de 500F.

Chapitre III

Tentative de recensement des œuvres attribuées à Gabriel Faraill

Œuvres datées

NAUDO

1862

C'est l'une des toutes premières œuvres de Gabriel Faraill exécutée en plâtre, alors qu'il était l'élève d'Antoine Guiraud, professeur et conservateur du Musée d'Art de Perpignan.

Exposée au Concours régional de cette ville en 1862, elle a rapporté à son auteur la première médaille de sa carrière artistique ainsi que de nombreux appuis pour la poursuite de ses études à l'Ecole Impériale des Beaux Arts à Paris.

Ce buste a été présenté simultanément avec celui du Dr Companyo Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle. Naudo était alors concierge de l'Ecole des Beaux Arts.

Source

Sculpture citée par l'Abbé Jean Capeille³³.

³³ Se reporter à la Bibliographie pour toutes les citations de ce chapitre

DOCTEUR COMPANYO

1862



Buste en plâtre exposé avec celui de Naudo.

Reproduit en marbre en 1876. (Se reporter plus loin)

SAINT ETIENNE

1865

E. Falip, chroniqueur artistique au Journal des Pyrénées Orientales nous fait la relation suivante :

« Nous venons de voir une statue de St Etienne, premier ouvrage de M. Faraill, dont les heureuses dispositions pour la sculpture ont été encouragées par de bienveillantes subventions. Cette statue en pierre, destinée à la décoration de la porte extérieure de l'église de Salces, répond bien aux espérances que nous avions fondées sur l'élève que M. Oliva, en compatriote toujours dévoué, a bien voulu prendre sous sa protection et diriger de ses conseils. L'expression de la figure, la pose du Saint, révèlent un sentiment artistique qui, bien qu'empreint encore d'une certaine naïveté, ne manque pas d'inspiration. Le faire des draperies et des nus qu'elles laissent à découvert, témoigne d'études sérieuses et promet pour l'avenir des succès que nous désirons vivement. Il y a pour nous, dans ce morceau de sculpture, dont l'importance n'est pas il est vrai bien grande, des progrès immenses, surtout lorsque nous les comparons aux premiers essais tentés par M. Faraill au début de la carrière qu'il a entreprise, sans autre guide qu'une vocation bien arrêtée et pour ainsi dire poussée par une passion irrésistible ... »

Article extrait du Journal des Pyrénées Orientales du 4 août 1865.

Il existe actuellement, dans la niche située au dessus du portail principal de l'église de Salces, une figure de Saint Etienne qui n'a aucune correspondance avec la description ci dessus. Une enquête effectuée auprès des personnes directement concernées par l'histoire de cette ville a été négative. Cependant n'oublions pas les avatars subis par cet édifice paroissial (incendies et rénovations ...)

M. C...

1866

Buste en marbre cité par Bellier et Auvray puis par Lami, exposé au Salon de la sculpture des Champs Elysées en 1866.

C ... ? : S'agit-il du buste d'Abdon Camo, grand père du poète Pierre Camo ?

Cette famille est apparentée aux Faraill par les LLopet et Noell de Saint Marsal. Le mas de la famille Camo se trouve sur le territoire de Reynes, près du hameau du Vilar et sur la rive droite de la Rive Ample qui est plus en amont une des limites de la commune de Saint Marsal. La vallée de l'ancien Flumen Buciaco est la voie la plus directe entre les Hautes Aspres et la porte du Vallespir.

TELEMAQUE

1866

Délibération municipale de la ville de Perpignan en date du 24 novembre 1866 :

« Lecture est faite d'une lettre de Mr Faraill père, renouvelant l'offre faite par son fils de donner pour une somme relativement modique une statue de Télémaque en témoignage de reconnaissance pour l'intérêt et les secours que la ville lui accorde. M. Farochon, professeur à l'école impériale et spéciale des Beaux Arts atteste qu'une pareille statue, dans des conditions ordinaires ne pourrait être exécutée à moins de 8.000 francs. M. Oliva confirme l'appréciation de M. Farochon et ajoute que l'artiste ne s'impose un pareil sacrifice que pour témoigner sa reconnaissance à la ville de Perpignan.

La situation du budget, à la fin de l'année ne permet pas de faire l'acquisition de la statue proposée : cette question sera traitée plus utilement par la Commission des finances en mai 1876, mais pour donner au jeune Faraill une nouvelle preuve de ses sympathies, le Conseil vote en sa faveur un supplément de subvention de 200 francs à partir de 1867. Cette somme sera inscrite sur le budget supplémentaire de 1867 ».

Passama, Maire.

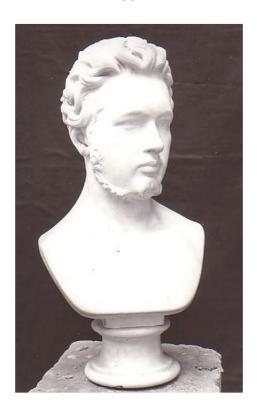
23 mai 1867, budget 1868; dépenses extraordinaires : subvention au jeune Faraill, sculpteur, 700 frs.

Journal des Pyrénées Orientales, numéro du 5-8 mars 1867, article emprunté au journal "Le Progrès" rédigé par D. Rénal :

"Le Télémaque de Faraill est une statue en plâtre qui attend pour se changer en marbre qu'une fée bienfaisante la touche de sa baguette d'or Voilà certes un sujet qui ne pêche point par la banalité, et je ne connais pour ma part aucun Télémaque qui se soit fait un nom en sculpture".

JEUNE ROMAIN

1867



Buste en marbre, (hauteur : 1 mètre), qui a été acquis par décision ministérielle du 13 juin 1867 qui rapporta à Gabriel Faraill la somme de quinze cent francs.

Cette sculpture fut exposée au Salon de 1867, à Paris, sous le n° 2253 puis à Perpignan en 1890 lors d'un Concours Régional et enfin attribuée au Musée de la ville en 1868.

Le 29 avril 1867, Gabriel Faraill s'adresse au Comte de Nieuwerkerke pour lui demander l'acquisition de ce travail. E. Farochon annote : « Faraill est le laborieux élève de mon atelier que j'ai vivement recommandé à Mr le Comte pour l'achat de l'excellente étude ici en question ».

- « Buste plein de vie dont l'image représentait les traits d'un ami que Gabriel Faraill venait de perdre en pleine jeunesse » (Léon Ferrer)
- « D'une beauté à la fois rêveuse et hardie, c'est Caton adolescent, ou l'un des Gracques, ou bien encore si vous voulez, le fils de Manlius Torquatus, méditant sa suprême désobéissance » (David Renal).
- « Les chairs fermes et délicatement modelées; une langoureuse mélancolie qui donne à la figure une expression de douceur séduisante... » (E. Falip).

Sources

Archives Nationales F²¹ 138. 1 dossier, 9 pièces. Œuvre citée par Bellier et Auvray, Bénézit, Capeille, Crouchandeu et Lami. Livre d'Or de l'Exposition régionale de Perpignan. 1890 Journal des Pyrénées Orientales, 5-8 mars 1867 et 6 mars 1868. Le Progrès, mars 1867. L'indépendant des Pyrénées Orientales, 19 décembre 1868 et 17 mars 1892.

M. A...V...

1867

Buste en bronze exposé au Salon de 1867 avec celui d'un « Jeune Romain ».

Sources

Œuvre citée par Bellier et Auvray

ELISABETH SARDA ou VIEILLE CATALANE ou MERE DE L'ARTISTE





« MA MERE ». Buste en marbre (hauteur : 0,85m) donné par l'artiste au Musée de Perpignan.

Joseph Sébastien Pons avait imaginé un Musée catalan dans lequel il aurait présenté le sculpteur Faraill par la seule œuvre « Le portrait de sa mère » : sous sa coiffe de marbre blanc, le portrait de la bonté...

Bien des années plus tard, Joseph Deloncle réalisa le désir de notre chantre roussillonnais en ouvrant les portes de la « Casa Païral » et lorsque son conservateur aborde le sujet de la coiffe catalane il ne néglige pas de citer cette sculpture.

« Avec sa coiffe catalane et sa mante aux plis rigides, dans sa gravité un peu austère, d'expression si pénétrante, cette tête catalane reste comme une réelle synthèse de tout ce que Faraill avait d'amour et de compréhension intellectuelle du type roussillonnais ... » (François Sauvy).

« Le modèle le plus frappant de la coiffure à l'ancienne qui nous reste est le buste en marbre de la mère de Faraill ... La coiffure s'avance sur les yeux en auvent, le fichu croisé sur la poitrine et portant aux oreilles les longues boucles de l'époque (las carbassettes), la vénérable femme représente bien la mode du second empire en Roussillon ... »

Ce buste, sans être l'œuvre capitale de notre sculpteur, est le ressentiment fondamental de l'esprit catalan que Faraill possédait en lui, malgré les reproches que nous pouvons faire quant à sa finalité centraliste et française. Cette œuvre peut être la dénonciation totale de son esprit francisant; de nombreuses personnalités viennent confirmer cet argument :

François Sauvy affirme que « dans ce marbre se trouve tout l'amour intellectuel de Faraill pour son pays et les siens » et « à quel point il avait pénétré le caractère et compris tous les dessous... »,

E. Delcros, maire de Perpignan en 1892, regroupe dans ce monument ce que l'artiste avait de plus cher : « l'amour de sa mère et celui de son pays » et le sous préfet de l'époque en modérant ses termes décrit le portrait de la catalane paysanne de la montagne, dont Faraill parlait avec attendrissement et avec idolâtrie d'une rare piété filiale.

Cette œuvre se trouve actuellement dans les locaux de bibliothèque municipale de la Ville de Perpignan.

Un autre modèle, non daté, est en possession d'un arrière petit fils d'Emmanuel Faraill demeurant à Nancy.

Sources

L'indépendant des Pyrénées Orientales, mars 1892

Les auteurs suivants : Bénézit, Capeille, Crouchandeu, Deloncle, Lami, Pons, "Rosine", Vidal...

TYPE DES PYRENEES ORIENTALES

1868

« Par obligation, Gabriel Faraill ayant traité le sujet "féminin" a élaboré une œuvre "masculine" fort remarquée au dernier Salon, tant à cause de son originalité qui arrêtait les curieux que pour sa valeur artistique... » (J. Amouroux).

Il s'agit là d'un buste en marbre exposé au Salon de 1868 qui fut donné par l'artiste au Musée de Perpignan. Sa reproduction en bronze a été exposée une quinzaine d'années plus tard au Salon de 1882 (n° 4355).

Logiquement ce buste aurait du être celui du père de l'artiste faisant réponse à celui de la mère. Il n'en semble rien. Un modèle en plâtre retrouvé ces temps-ci représente le type grec tout simplement coiffé de la "barretina". Emmanuel Faraill a été modelé par son fils à une date inconnue sur un médaillon où le type catalan est fort méconnaissable. Nous y trouvons un personnage du XIXème siècle, bourgeois contemporain, sans la coiffe de notre pays.

En 1884 « Mr Faraill de Perpignan nous présente une peinture à l'huile d'un type catalan où il y a du bon dans la physionomie. Le reste, et sous tous les rapports, est mauvais. Pourquoi ce sculpteur s'avise t il de peindre ? Il eût assurément mieux fait de traiter son type à coup de ciseau qu'à coup de pinceau » (Chronique de Spindler).

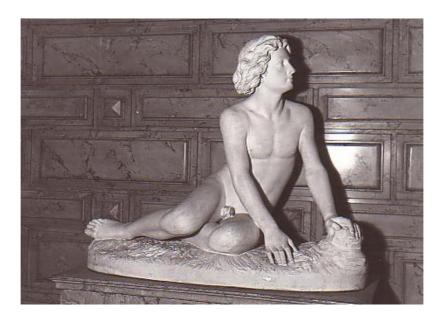
Parallèlement à cette œuvre, nous trouvons dans une collection privée appartenant à des descendants des frères de Gabriel Faraill une autre peinture à l'huile représentant une vieille catalane.

Sources:

L'indépendant des Pyrénées Orientales des 19 décembre 1868 et 21 octobre 1884 Œuvre citée par J. Amouroux et S. Lami (sculpture) et Spindler (peinture)

REVEIL DU PATRE

1868



Statue en plâtre (hauteur, 0,90 m ; largeur : 1,20 m) donnée par l'artiste au Musée de Perpignan, après son exposition au Salon de 1868 (n° 3581).

« Le jeune pâtre se soulève à demi sur sa couche et regarde au loin »

Cette sculpture est installée dans le hall d'entrée de l'Hôtel Pams.

Sources:

Œuvre citée par Bellier et Auvray, Bénézit, Capeille, Crouchandeu et Lami.

JEUNE POETE

1869

Statue en plâtre exposée au Salon de 1869 (n° 3441).

Sources:

Stanislas Lami est le seul auteur à citer cette sculpture

GRAZIELLA ou JEUNE FEMME

1869



Dans son dictionnaire des sculpteurs français du XIXème siècle, Lami signale pour l'année 1869 deux œuvres de Gabriel Faraill :

- Graziella, buste en marbre, Salon 1869 (n° 3442)
- Jeune femme, buste en marbre, hauteur 0,65 mètres, Musée de Perpignan, don de l'artiste.

L'auteur note que ce sont peut être une seule et même œuvre.

Chez tous les artistes les sujets féminins sont fréquents et les critiques d'art n'emploient pas toujours le même titre que l'auteur pour désigner une même sculpture. Aussi rencontre-t-on lors de l'établissement d'un catalogue des difficultés pour différencier deux dénominations couvrant un seul modèle.

Crouchandeu décrit brièvement la jeune femme : « Elle porte une rose dans les cheveux » ;

Bénézit cite Graziella. Il est inutile de rapprocher ce nom de celui de Lamartine.

Cependant, en 1874, l'Indépendant du 27 août fait mention de l'acquisition par le musée de Perpignan d'une sculpture intitulée « S. Lamartine » :

« La vierge à l'escargot est la cinquième œuvre que reçoit le musée après Jeune Romain, Réveil du berger, E. Sarda et Stanislas (?) Lamartine ».

PRIMAVERA

1870



Buste de jeune fille, en terre cuite patinée, coiffée d'un bonnet catalan. (Hauteur 0,51 mètres).

« Elle a une croix à la jeannette; elle porte un bonnet catalan » (Crouchandeu).

Dès cette époque les jeunes filles différencient leur toilette de celle de leur mère (cf. le buste de la Mère de l'artiste). Leurs coiffures sont moins longues et leurs cheveux se libèrent de l'étreinte jalouse du bandeau... Cette tendance à la coquetterie est encore marquée dans le buste en terre cuite de Faraill (Jeune catalane). La coiffure est déjà rejetée en arrière.

Cette sculpture a été offerte par le Marquis d'Auberjon, en 1880, au Musée de Perpignan. Non datée, nous nous fions aux dires d'Horace Chauvet pour fixer cette création aux alentours de 1870.

Sources

Œuvre citée par Capeille, Chauvet, Crouchandeu, Ferrer, S. Lami. M.C. Valaison.

L'Indépendant des P.O. Mars 1892

La coiffe catalane par H. Chauvet in la Veu del Canigo" 1911 pp 371 377. Catalogue Confrontation 1971 : "La Méditerranée et son cinéma" "Quelques peintres et sculpteurs enfants de la Catalogne" présentés par M.C.Valaison.

JEUNE FILLE GRECQUE

1870

« J'aime cette œuvre, je l'aurais voulue en marbre, elle est en plâtre, mais le l'aime. L'enfant est naïve et d'une belle correction, la figure attrayante, sympathique. Chacun a vu cette enfant, elle existe mais pourquoi n'est elle pas en marbre ? » (Alban Derroja)

Source

L'Indépendant des P.O. du 25 mai 1870. Salon de 1870.

JEUNE FILLE A L'ESCARGOT

1872



Statue en marbre (0,90 m par 0,90 m) commandée par l'Etat pour le Musée de Perpignan (arrêté ministériel du 30 novembre l871 fixant le prix à 5000 francs).

Un dossier des Archives Nationales renferme les lettres de recommandation d'Etienne Arago (Courriers des 22 et 28 juin 1871).

Conçue en 1870, signée et datée en 1872, cette sculpture fit l'objet de nombreuses expositions :

1870, Salon de Paris. Modèle en plâtre (n° 4485).

1872, Salon des Champs Elysées (n° 1676). Mention honorable.

1874, Musée de Perpignan.

1878, Salon de, la sculpture française à l'Exposition universelle (n° 1231).

1883, Exposition de la Société des Beaux Arts de Perpignan réduction en terre cuite achetée par la Société

1890, Salon des Beaux Arts de l'Exposition régionale de Perpignan.

Outre le modèle original et la réduction en terre cuite, d'autres réductions en bronze ont été réalisées et vendues par le successeur de M. Fraisse-Rigaud, rue des trois journées à Perpignan.

- « La jeune fille est nue, assise et tient un escargot sur ses doigts » (Crouchandeu).
- « Modèle de grâce, de finesse et de légèreté » (Capeille).
- « Chef d'œuvre de la grâce enfantine touchant à l'adolescence » (Delcros).

- « Ce fut le rêve inespéré de sa jeunesse et Gabriel Faraill l'aimait comme on aime un premier enfant, reflet des premières amours » (J. de Lamer).
- « Délicate idylle » (E. Verrax).
- « L'œuvre est aussi simple que gracieuse ... les jambes à peine croisées et contemplant du regard le plus naïf, le plus innocent, un escargot posé sur une feuille de pampre.. ». Chronique de "l'Indépendant des P.O. dont l'auteur baptise l'œuvre «La vierge à l'escargot ».

Travail marquant de Gabriel Faraill, souvent cité par des personnalités locales telles que Mgr Tolrade Bordas (lettre en date du 9 juin 1877. A.N. F 21 216) ou P. Brousse (Lettre du 1 juin 1878A.N. F 21 4 308).

Sûrement confondue avec la jeune fille grecque cette œuvre est citée par Bellier et Auvray, Bénézit, Capeille, Crouchandeu et Payret.

Sources

Archives Nationales F^{21} 216 et 4308.

Le Républicain 12 août 1881.

L'Indépendant des P. O. des 27 août 1874, 12 août 1881, 17 mars 1892. Iconographie : Archives photographiques du Musée Rigaud et Journal illustré des P.O. (Tome 1), dessin inédit de A.Vigo.

DAMOETAS

1873

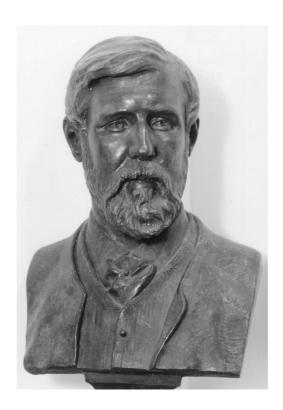
Lami: Statue en plâtre. Salon 1873 (n° 1647).

H. Jouin: la sculpture au Salon de 1873 p. 43. Paris. Plon 1874.

« Le Damoetas de Gabriel Faraill traduit bien la pensée que retrouve dans cette figure élégante tous les caractères du berger des Bucoliques. La poitrine est jeune, les attaches délicates, les membres reposés, et la tête légèrement relevée, cherche avec naturel un motif de chanson ».

LECOEUR

1873 et 1874



Architecte du Lycée Louis le Grand, Lecoeur commanda deux œuvres à son ami Gabriel Faraill : son buste et le portrait de sa fille.

M. Lecoeur : buste en bronze exposé au Salon de 1873 (n° 1646) et à l'exposition universelle de 1878 (n° 1232).

Mlle Lecoeur : médaillon en bronze. Salon 1874 (n° 2844)

JEUNE FLUTISTE

1874



Statue en bronze faite à la demande de la famille Pams.

Exposée au Salon de 1874 (n° 2845), elle alla ensuite orner une niche du patio de l'Hôtel qui abrite aujourd'hui la Bibliothèque municipale de Perpignan.

« Le jeune flûtiste ne manque pas de chaleur. Il y a du nerf dans ce corps d'enfant qui doit avoir grandi sous le climat des Abruzzes. De la jeunesse, de l'intelligence, une attitude simple et vraie, des jambes sveltes aux malléoles bien modelées, sont les caractères à relever dans cette œuvre » (H. Jouin)

Source

La sculpture au Salon de 1874.p 61. Plon. Paris 1875.

FAROCHON

1874



Lettre de Madame Farochon à Monsieur le Directeur des Beaux Arts:

« Mon mari, Eugène Farochon³⁴ avait en grande estime le talent de son élève, Monsieur Gabriel Faraill...

Monsieur le Directeur de l'Ecole des Beaux Arts a exprimé le désir de voir à l'Ecole le buste du Maître qui y a fondé l'enseignement de la gravure en médaille, qui y a professé avec tant de dévouement et de succès. Si M. Faraill est chargé de ce travail, je m'engage à fournir le marbre nécessaire à l'exécution » (Pauline Farochon, 17 décembre 1872).

En juillet 1873, le modèle du buste est terminé. En octobre de la même année, un bloc statuaire de qualité d'Italie, dit de Crestola, est livré pour l'œuvre définitive commandée par décision ministérielle du 9 septembre 1873.

Enfin, en mars 1874, un inspecteur des Beaux arts fait savoir : M. Faraill, élève de Farochon, me parait avoir bien compris et exécuté son œuvre (Prix : 2400 francs).

Cette sculpture était destinée à la salle Victor Schoelcher de l'Ecole des Beaux Arts de Paris, quai Malaquais.

Sources

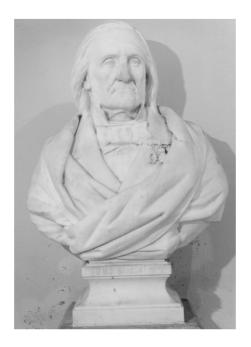
Citée par Bénézit, Capeille, Lami, Thieme et Becker, Muntz. A.N. F²¹ 216 (1 dossier, 30 pièces).

-

³⁴ Jean Baptiste Eugène Farochon (1812-1869)

DOCTEUR COMPANYO35

1876



Buste en marbre (hauteur 1 mètre) acquis par la Ville de Perpignan.

S'agit-il de la reproduction en marbre de l'œuvre exposée en 1862 ?

Toujours est-il que le sujet fit l'objet d'une exposition au Salon des Champs Elysées de 1876 (n° 3270).

Aujourd'hui elle orne le patio de l'Hôtel Sagarriga qui abrite le Muséum d'Histoire naturelle de Perpignan.

Document : Délibération du conseil municipal en date du 8 août 1877.

« Par une lettre du 18 juillet dernier, M. Faraill, sculpteur à Paris, demande à être indemnisé des débours qu'il a de faire et du temps qu'il a employé pour la confection du buste du Dr Companyo dont il a doté le Musée. La Commission considérant que si d'un coté la Ville n'a pas fait à M. Faraill la commande formelle de ce buste, de l'autre, M. Faraill a pu voir un encouragement puissant à continuer son œuvre dans le fait des deux acomptes qui lui ont été votés en septembre 1873 et février 1875, que d'ailleurs cette œuvre d'un enfant du pays ne manque pas d'une certaine valeur artistique, vote à la majorité une somme de 1000 francs à M. Faraill à titre d'indemnité ». Signé : Tournal, Maire.

_

³⁵ Louis Companyo (Céret 1781, Perpignan 1871)

Sources

A.D.P.O. série 0 (M 10) Journal des P.O. du 12 juillet 1862 Livre d'or de l'Exposition. Perpignan. 1890 Les auteurs Bellier et Auvray, Bénézit, Capeille, Lami.

VIEILLARD

1877

Buste en plâtre exposé au Salon de 1877 (n° 3771).

« ... M. Faraill, élève de Farochon et de M. Oliva a exposé au Salon, depuis dix ans, diverses œuvres très favorablement appréciées, dont plusieurs étaient commandées par des villes ou des particuliers. En 1873 l'Etat avait daigné faire l'acquisition de la Jeune fille à l'escargot... L'auteur serait heureux et très reconnaissant, s'il pouvait, cette année, entreprendre sous les mêmes auspices l'exécution en marbre du modèle exposé au Salon de 1877... ».

Ces mots étaient rédigés par la plume de Mgr Tolra de Bordas, Prélat de la Maison de sa Sainteté, Docteur en droit et en théologie, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

Les liens d'amitié qui liaient Faraill à cet illustre homme du clergé n'étaient pas fortuits. En effet, celui-ci avait rédigé une excellente étude biographique sur le vénérable Ange Delpas, fils des Seigneurs de Saint Marsal au XVIème siècle, et au début du XIXème. Le Baron d'Empire Guiraud de Saint Marsal, allié aux familles Delpas et Camporells avait fait de son mieux pour aider les débuts d'Oliva, maître de Faraill, alors qu'il était maire de Perpignan. Cette lettre venait faire appuis à différentes autres, rédigées par l'artiste depuis 1876, et adressées au Marquis de Chennevière, Directeur des Beaux Arts, pour lui demander du travail : « J'ose espérer que vous voudrez bien m'acheter ... ».

Source

A.N. F²¹ 216 (Dossier Guibourt)

LA PAIX

1878

Statue en plâtre. Salon de 1878 (n° 4243).

« L'année dernière, j'avais pris la liberté d'appeler votre attention et votre intérêt en faveur d'un de nos sculpteurs d'avenir, sollicitant votre bienveillante intervention pour obtenir l'acquisition par l'Etat d'une de ses œuvres (Un vieillard), exposée au Salon de 1877. Il s'agissait de Gabriel Faraill, aux succès de qui j'ai été heureux d'applaudir, après avoir encouragé ses brillants débuts. A cette époque et bien que je n'eusse pas l'honneur d'être connu de vous, vous voulûtes bien exprimer vos regrets de ce que notre demande était arrivée trop tard, alors que déjà avait été dressé la liste des œuvres d'art dont l'Etat consentait à faire l'acquisition. Cette année, je voudrais venir à temps, et c'est ce qui m'engage à venir dès aujourd'hui vous prier de nous accorder la faveur de votre puissant appui, en proposant à l'Etat l'acquisition de La Paix, sculpture admise au Salon de cette année. Je me permettrai de vous faire remarquer Mr le Directeur, que la dernière acquisition par l'Etat d'une œuvre de Mr Faraill remonte à 1872 « La jeune fille à l'escargot », achetée pour le Musée de Perpignan. Depuis ces six dernières années, cet artiste très méritant a lutté contre bien des épreuves, rencontré sur son chemin de terribles obstacles, si bien qu'en ce moment, il en serait presque réduit au découragement, s'il n'avait quelque motif d'espérer que l'Etat daignera cette année, grâce à votre avis favorable, faire l'acquisition de la dite sculpture intitulée La Paix, et mentionnée sous le n° 4243 dans le catalogue du Salon de 1878 ».

Sources

Lettre de M. E. Brousse adressée à M. Guillaume, Directeur des Beaux Arts. Paris, 1 juin 1878.

A.N. F 21 4308 (17 pièces) et Lami.

GRANIER DE CASSAGNAC³⁶

1879



Médaillon en marbre de l'Abbé enseignant, Principal du collège de Perpignan (1855-1876), Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

Ce bas relief orne la stèle funéraire de sa tombe, au cimetière Saint Martin.

Source

Cité par Capeille.

³⁶ Gers 1831 Perpignan 1878

GUIBOURT

1880

Médaillon en marbre (diamètre 0,70 mètres), commandé par décision ministérielle datée du 28 janvier 1878 qui en fixe le prix à 1000 francs.

Le portrait de l'Abbé chimiste est destiné à la décoration de la façade de l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Paris.

Le modèle en plâtre achevé fut confié au praticien Bacquet, qui, le travail terminé se refusa de livrer à l'architecte la reproduction en marbre car Faraill ne l'avait pas encore dédommagé de ses frais.

Source

A.N. F²¹ 216 (1 dossier, 33 pièces).

MISERE

1880



Groupe en plâtre (hauteur 1,19 mètres) exposé au Salon de 1880 (n° 6319), acquis par la Ville de Perpignan, avec le secours de l'Etat.

L'œuvre est estimée à 3000 francs et la part contributive de l'Etat ne peut être supérieure à la moitié de la dépense.

Le 22 août 1882, la Ville de Perpignan offre 1000 francs; en février 1883 l'Etat règle sa part puis en mars le Conseil municipal se basant sur ce que M. Faraill n'a obtenu de l'Etat pour l'achat de son groupe Misère, que 1500 francs au lieu de 2000, lui accorde, à titre gracieux une allocation de 300 francs et décide qu'un crédit de pareille somme sera inscrit au budget supplémentaire de 1883. (Délibération du 20 mars 1883).

« Le groupe que Mr. Faraill a modelé sous le titre de Misère n'est pas sans beauté. Un vieillard alangui par la faim, une enfant qui implore la pitié, sont les acteurs du drame. Mais si les deux personnages, étudiés isolément, méritent d'être remarqués, M. Faraill doit être averti au sujet de sa composition. C'est en bas relief, non en ronde bosse, qu'il convenait d'écrire cette scène attristée. Le groupe, au point de vue de l'unité, présente de graves défauts ». (H. Jouin).

« ... L'œuvre est honorable, sagement conçue, d'une exécution qui, peut être, était subordonnée à la pensée de traduire l'œuvre en marbre et, dans certaines parties eut été poussée plus loin à l'exécution définitive.

Etant donné que le groupe de M. Faraill restera à l'état de plâtre, j'ai demandé à l'artiste de chercher dans les extrémités quelques modelés plus délicats qui donneraient à son œuvre la perfection désirable. La matière, soumise aux mauvaises conditions de l'abandon dans un atelier, depuis 1880; a pris des taches, et présente une surface sans harmonie. Il est entendu avec Mr Faraill, que le tout sera poncé à la cire, que les taches disparaîtront, et qu'en un mot le groupe aura l'aspect net et présentable qu'il convient de lui donner pour occuper sa place dans un Musée ... ».

(Rapport d'un Inspecteur des Beaux Arts : 9 septembre 1882).

Mr F. Pous, sculpteur au Boulou est en possession d'une étude en terre cuite, non signée et non datée, qui lui avait été offerte dans un mas des Hautes Aspres, il y a une vingtaine d'années, alors qu'il allait faire le ramassage du liège avec son père. Elle est l'image exacte de la Misère décrite ci dessus à la seule différence que le vieillard est remplacé par une femme

Sources

A.N. F²¹ 2078 (1 dossier, 25 pièces). A.D.P.O série 0 (Rs 14). L'Indépendant des P.O. 11 août 1882. Le Républicain. 3 mars 1883 Cité par Bénézit, Capeille, Crouchandeu, Lami.

DOCTEUR PASSAMA

1881

Buste en marbre exposé par la société des Beaux Arts des Pyrénées Orientales au Salon 1881 (n° 3866).puis en 1890, lors du Concours régional de Perpignan.

Œuvre citée par Léon Ferrer, en mars 1892, au cours de l'éloge funéraire de Gabriel Faraill.

« Beaucoup d'entre nous ont pu apprécier les qualités de Mr. Passama comme docteur, comme citoyen; tout le monde a pu du moins admirer sa verte vieillesse, portée par un corps solide encore, couronnée par une admirable tête. Mr. Faraill en a su faire ressortir l'éclatante blancheur en dissimulant habilement les ombres qui auraient pu donner un air plus jeune à cette figure. Cette magnifique tête avec cette expression de calme que donne seule l'expérience de l'âge, ces rides à peine esquissées par le ciseau de l'artiste comme pour ôter à cette vieillesse toutes ombres qui pût en troubler la sérénité, ces cheveux artistement ondulés et dont les blancs reflets donnent un caractère plus véritable encore au modèle, enfin cette large draperie qui entoure le buste et le caractérise d'une façon plus grandiose, tout cela forme un ensemble majestueusement harmonisé. On se sent en face d'un homme de talent et d'un homme de bien; la croix de la Légion d'honneur, qui se dérobe modestement sous les plis de la draperie, marque et la simplicité du modèle et le goût délicat de l'artiste ... ». (Le Républicain, 12 août 1881, chronique d'Emile Verrax).

« Le buste du Dr Passama a l'aspect d'un vieux lion, avec cette crinière circulaire, ces froncements de sourcils et de lèvres, cette physionomie un peu dure au premier abord.... ». (L'indépendant des P.O., 6 novembre 1883, Chronique de Justus).

Source

Cité par S. Lami.

CHASSE ET PECHE

1883

Bas relief en pierre (1,10 x 2,80 mètres).

- « Panneau décoratif de la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Paris symbolisant la Chasse et la pêche ». (Livre d'or de l'exposition régionale de Perpignan. 1890).
- « Cour centrale, façade nord. Cinq bas reliefs dans l'encastrement de l'œil de bœuf surmontant la porte : La Chasse et la Pêche, L'Eau et la Terre, Sécurité et Vigilance, Printemps et Automne, 3000 francs l'un. Cette cour est aujourd'hui recouverte et sert de grande salle de réception pour les hommes d'Etat ». (Louis d'Haucour. Hôtel de Ville de Paris. p. 740. Paris 1900).
- « L'enfant de gauche serre dans ses bras un canard sauvage qu'il vient d'attraper avec un collet dissimulé au milieu des roseaux. L'enfant de droite tient un poisson. A ses pieds, une épuisette. Au fond, des joncs, tous deux portent une draperie flottante qui les couvre à peine ». (Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris. Monuments civils. p. 43. Tome III. 1902 La Chasse et la Pêche, bas relief en pierre).

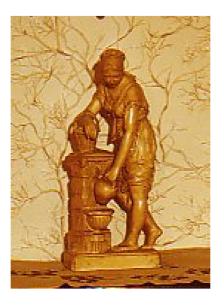
Source

Œuvre citée par :

Thieme und Becker, (Liepzig 1915), Lami, Marius Vachon (Le nouvel Hôtel de Ville de Paris. 1872 1900. Edition du Conseil municipal. p. 235. Paris 1900).

FRESCA Y REGALADA

1883



« C'est une catalane d'un galbe parfait qui, manches et jupes retroussées, le sein découvert, puise l'eau à une fontaine dans son poil ». (Justus)

Le modèle original semble être celui en possession de la Famille Faraill de Nancy. Une réduction, en bronze, a été exposée en 1883 par la Société des Beaux Arts de Perpignan puis au Salon des Champs Élysées en 1887 (n° 3945).

Sources

Catalogue de la Société des Beaux Arts de Perpignan (Cote n° 36). Stanislas Lami, « Jeune fille à la fontaine ». L'Indépendant des P.O., 6 novembre 1883.

DECAISNE

1886

En 1874, Gabriel Faraill formule auprès du Directeur des Beaux Arts le désir d'obtenir une commande d'Etat. E. Brousse et E. Arago, Conservateur du Musée du Luxembourg, interviennent en sa faveur (août 1885) et le 11 de ce mois un arrêté ministériel lui donne satisfaction en lui demandant de réaliser le buste de Decaisne, destiné au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Le modèle en plâtre, qui sera attribué à l'Ecole d'agriculture de Montpellier (1897), est terminé en octobre 1885.

« Le buste est d'une bonne impression et d'une exécution satisfaisante. L'artiste s'est efforcé de reproduire les traits du modèle d'après une photographie. La ressemblance semble très suffisante pour une œuvre de cette nature, qui est moins en somme un portrait qu'une image iconique destinée à la décoration d'un monument ». (Rapport d'un Inspecteur des Beaux Arts).

L'œuvre en marbre est terminée en mars 1886.

Source

A.N. F²¹ 2078 (1 dossier, 34 pièces).

JEUNE FILLE ou PUDEUR

1886

Une jeune fille que les Salonnier de Paris avaient baptisée « La pudeur », encore appelée « Jeune fille pensive ».

Cette œuvre fut exposée au Salon de 1866 (n° 3870).

« Mon compatriote et ami intime Mr Faraill a exposé au Salon une statue en marbre représentant « Une jeune fille » exempte de l'examen du jury. J'apprends que l'obtention d'une médaille est presque assurée. S'il en est ainsi, permettez moi de recommander plus chaleureusement encore à votre haute bienveillance, la demande d'achat pour le compte de l'Etat, présentée par Mr Faraill. Cet artiste, si consciencieux, n'est pas dans une situation de fortune qui lui permette de renouveler ses efforts s'il n'était soutenu cette année-ci par votre sollicitude. Il a dépensé plus de 4000 francs pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il vient d'exposer et je puis affirmer qu'il a fait appel au crédit de ses fournisseurs dans cette circonstance... » (Lettre de E. Brousse au Sous Secrétaire d'Etat aux Beaux Arts. 18 mai 1886).

Par 24 voix sur 30, le jury des sculptures accorde une troisième médaille à Gabriel Faraill et malgré cela l'Etat ne se porte point acquéreur.

Cependant, les amateurs d'art n'étaient pas restés insensibles à l'œuvre maîtresse de l'artiste roussillonnais où « il avait rendu tout le charme du corps féminin à son automne et à sa maturité splendide » (J P...) et en septembre 1886, le Prince Bibesco de Brancovan est acheteur au prix de 9000 francs. Ce chef d'œuvre fut placé dans la villa d'Amphion située près du lac de Genève. De retour du pays natal, au mois de juillet, Gabriel Faraill et ses amis fêtèrent joyeusement l'événement par un superbe bal masqué qui se déroula à Canet

Nota: Le Prince Bibesco est-il le premier client d'Aristide Maillol?

Sources

A.N. F²¹ 4308

L'Indépendant des P.O. 31 mars 1886, 30 mai 1886, 25 juillet 1886 et 14 mars 1892. Chronique des Arts n°23, année 1886.

Livre d'or de l'Exposition régionale de Perpignan 1890.

P. Vidal., Le Papillon, n° 210, 18 juillet 1886.

Citée par Bénézit, Capeille, Lami.

ANDRE RIERA

1886

Ce buste en bronze fut exposé avec la sculpture précédente au Salon de 1886 sous le n° 3871.

Il a été détruit par les Allemands lors de l'occupation de notre pays par les nazis.

Mr. André Riera, décédé à Collioure le 13 octobre 1826, était un citoyen fortuné qui avait laissé un testament, léguant après sa mort, celle de son épouse et de sa nièce une bonne partie de ses biens à l'Hospice civil de la Ville.

Sources

L'Indépendant des P.O. 31 mars 1886. Livre d'or de l'Exposition régionale de Perpignan. 1890. Lami.

Renseignements aimablement transmis par la Commune de Collioure, mars 1973.

GASTON VUILLIER

1887

Source

Lami : Buste en bronze exposé au Salon de 1887 (n° 3944).

MERE DE FAMILLE

1887



Groupe en pierre qui couronne la porte d'entrée de l'Hospice de la Miséricorde de Perpignan.

« La pensée de Faraill a été de représenter la maternité. Le groupe est composé d'une mère, une roussillonnaise, et de ses deux enfants. A droite elle a son fils lisant, ayant à ses pieds des gerbes de blé et des outils aratoires. A gauche, elle a sa petite fillette, se rapprochant de la mère, se serrant contre elle; et l'artiste pour marquer combien la fillette plus que le garçon, a besoin de la protection maternelle, a fait la mère penchant la tête vers la fille. Au pied de celle-ci est une corbeille de fleurs et de fruits divers... ...La scène est touchante et gracieuse, et le groupe, où les lignes s'équipondèrent

mula scene est touchante et gracieuse, et le groupe, ou les lignes s'équipondérent parfaitement et les meilleurs effets se combinent, est très heureusement composé et exécuté d'une façon irréprochable ». (L'Indépendant des P.O. 11 octobre 1887)

ADDENDA: Poème non signé, Puiggari, communication A. Cazes.

LOUISE ET GERMAINE LEGRAND

1888

Deux médaillons exposés au Salon de 1888, avec le buste du Général de Lamer

Sources

L'indépendant du 2 mai 1888. S. Lami.

GENERAL DE LAMER

1888



Buste en bronze commandé par la famille du Général disparu lors du passage de la Bérésina le 28 novembre 1812.

Cette sculpture a été exposée en 1888 au Salon de Paris; en 1889 chez M. Mercader, "sous la barre" puis en 1890, au Salon des Beaux Arts. de l'Exposition régionale de Perpignan.

« Le Général est représenté en grand uniforme, et drapé dans un manteau qui ne le recouvre que dans la mesure décorative voulue. Les broderies, les insignes, d'ailleurs supérieurement traités, n'appellent qu'en passant l'attention qui se sent vivement attirée vers la tête, pleine de finesse, de franchise et d'énergie ».

Le préfet Jules de Lamer s'exprima avec beaucoup de passion à ce sujet lors du discours qu'il prononça au cours des obsèques de Gabriel Faraill.

« Je garde comme un trésor, parmi mes reliques de famille, le buste de mon ancêtre, qui, pétri par les mains de Faraill en est sorti tout rayonnant de flamme civique et guerrière et portant sur ses lèvres frémissantes les accents de la Patrie et de la Liberté. Cette œuvre fut une conséquence naturelle des événements. Chez Faraill, le cœur de l'artiste était doublé d'un cœur de citoyen. Pendant l'année terrible, il s'était enfermé dans Paris assiégé, et quand le grande ville fut affamée et réduite, et la France humiliée, vaincue, mais non découragée, le soldat de la veille déposa son fusil, l'artiste reprit son

ébauchoir et Faraill, l'âme encore toujours chaude de patriotisme et de douleur la fit passer toute entière dans l'image consolatrice d'un soldat vainqueur de l'étranger ».

Sources

L'Indépendant des P.O., 1 avril 1888 et 14 mars 1892. J. de Lazerme : Le Général de Lamer in 'Reflets du Roussillon n°71. 1970.

Dr Baron LARREY

1888



Médaillon en marbre (diamètre 0,70 mètres), commandé par arrêté préfectoral en date du 13 août 1887, destiné à la Faculté de médecine de Bordeaux. Ce travail a été confié à Faraill sur recommandation de son ami Lecoeur. Terminé en mai 1888, il rapporta 1200 francs à son auteur.

Voici le rapport de l'architecte Pascal : « Cet artiste s'est conformé aux indications que j'avais données pour maintenir l'unité décoratrice entre les 14 sculpteurs chargés de l'exécution des têtes de la cour d'honneur de cet édifice (Faculté de médecine). Il a suivi le médaillon de David et produit ainsi une œuvre suffisante ».

Source

A.N. F²¹ 2078 (1 dossier, 23 pièces).

RIGAUD

1889



Statue en bronze.

Faraill entreprit ce travail en 1888, alors qu'il réalisait d'autre part le buste du Général de Lamer. A cette époque s'était crée à Perpignan, un Comité sous l'égide de Léon Ferrer, qui se donna pour mission l'érection de la statue du peintre Rigaud sur la place de la halle au blé, aujourd'hui place Rigaud.

Le modèle en plâtre fut exposé au Salon de Paris en 1889 (n° 4350). Il semble que l'artiste se soit fortement inspiré pour cela de la maquette que Carpeaux réalisa pour le monument à Watteau (1869, plâtre), le projet datant de 1860. Mais, comme peut le faire remarquer Mr Maureso, auteur de l'actuelle statue du portraitiste, il n'y a pas tellement d'attitudes possibles pour représenter un peintre dans l'exercice de son métier. Malgré cela n'enlevons pas à l'artiste catalan son mérite de recherche et écoutons Léon Ferrer lors du discours inaugural qui eut lieu le 20 juillet 1890 : « Cette image, c'est à notre compatriote Faraill, déjà bien connu par ses précédents travaux, que la devons. C'est lui qui, avec un désintéressement que le Comité est heureux de proclamer, a songé à donner à Perpignan la statue du grand peintre. L'œuvre du sculpteur s'est inspirée des portraits de Hyacinthe Rigaud gravés par Edelinck, en 1698; et Faraill a représenté notre grand peintre, comme il aimait à se représenter lui même, regardant à une fenêtre, la chemise ouverte, le cou nu, le crayon à la main ».

En juillet 1890, l'œuvre en bronze était dressée sur une place de Perpignan et allait donner lieu à de nombreuses manifestations. Léon Bourgeois, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, est venu dans la capitale roussillonnaise pour remettre les palmes d'Officier d'Académie à notre sculpteur, faute de Légion d'honneur.

Parallèlement eut lieu un Concours régional et une Exposition des artistes roussillonnais où l'on pouvait voir les œuvres de MM. Bastet, Belloc, Carries, Oliva, Pendaries et Sudre. Faraill y exposait six sculptures : Bustes de MM. Drogart, Passama, Sarda, Jeune romain, de Lamer, ainsi que la Jeune fille à l'escargot.

Cette œuvre est l'une des plus importantes réalisées par l'artiste. Jamais il n'avait réussi une aussi monumentale sculpture avec autant de finesse et de beauté. Elle est restée ancrée dans l'âme de bien des Roussillonnais qui l'ont vu quitter le sol natal pour fournir du métal à des armes meurtrières.

« Lorsqu'en 1943, sur l'ordre de l'occupant, la statue en bronze d'Hyacinthe Rigaud fut déboulonnée en vue de la fonte, j'en sais qui pleurèrent et j'en conçois la raison.... Cette statue érigée en plein cœur de la cité faisait figure de symbole familier. Elle était une preuve, un signe rassurant comme une vieille habitude chère. Elle établissait un lien sentimental solide entre un aspect, un moment de notre grandeur à se fortifier du passé, et le présent qui aime à se souvenir, à se fortifier de tradition et de culte ». (Marcel Pic).

Le Musée Rigaud possède un moulage en plâtre de cette œuvre tristement disparue.

Sources

A.N. F²¹ 2078 et 4308

A.D.P.O. série 0. (Perpignan C4 et E7)

L'Indépendant des P.O. 10 décembre 1888; 10 janvier 1889, 1^{er} avril 1889, 29 avril 1889, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 juillet 1890.

Livre d'Or de l'Exposition de 1890

Journal de l'Exposition : 25 mai 1890.

Journal commercial des P. O. (Joseph Payret) Tome II (1901 1907)

Coq Catalan : 2 juin 1923.

Reflet du Roussillon : n° 1, 1954 Livre du tricentenaire 1659-1959

Enquête auprès de Mr Maureso, Directeur de l'Ecole des Beaux Arts de Perpignan, Juillet

1972

Addenda: Rigaud de Faraill.

Vu par « Cap de Mastre, distingué numismate de Latour-bas-Elne »

Les enquêtes du Coq, « Nos grands hommes et l'heure d'été » (Le Coq Catalan) Samedi 2 juin 1923

« J'aime mieux l'heure d'été. Non pas comme vous pourriez le croire, parce que l'été est la saison des asperges ... Encore une légende : c'est un pinceau, mon pinceau de peintre du Roy que je sauce dans la palette...

Mais avec l'heure d'été, les gens se lèvent plus tôt et ma place au blé s'anime. J'aime l'animation. Je déteste tout ce qui se passe à l'intérieur, les réunions, les sermons, les discours, les conférences. Je ne puis pas mieux manifester mon mépris qu'en tournant le dos, carrément, à la bourse du travail, au temple protestant, etc.

Je regarde passer le mérinos. Je dénombre les indigènes qui montent à Saint Jacques. J'ai remarqué qu'ils étaient plus nombreux, le printemps et l'été. Surtout la nuit... Je dénombre aussi, à l'entrée des quartiers chics, rue St Sauveur, La Réal, les belles dames et les beaux messieurs qui vont prendre le thé chez le Vicomte Machin et chez la baronne Chouette...

Je ne dis rien, mais je Rigaule. J'aime mieux l'heure des thés »

EDMOND BARTISSOL

1889

Ce buste en marbre est exposé, en même temps que la statue de Rigaud, au Salon de 1889. Edmond Bartissol est l'ingénieur et entrepreneur roussillonnais qui réalisa l'installation du chemin de fer portugais. Ainsi, c'est sûrement à cette époque que Faraill partit décorer la gare de Lisbonne. Très riche industriel, Bartissol savait se transformer en mécène, mais il ne fit pas cas de la première église de Perpignan (le vieux Saint Jean) qu'il transforma sans scrupule en centrale lorsqu'il dut assurer le réseau électrique de cette ville.

Source

L'indépendant des p. 0.29 avril 1889.L Cité par Capeille et Lami.

ENFANT

1890

Médaillon en bronze. Salon de 1890 (n° 3842).

Toutes les figures d'enfant exécutées par Faraill seraient inspirées des visages de ses nièces. L'une d'elles servit de modèle à son ami Aristide Maillol.

Source

Cité par Lami

ROUGET DE LISLE

1891

Buste en marbre exposé au Salon de 1891 (n° 2501)

Destiné à l'Opéra de Paris, le modèle en plâtre fut attribué au Musée de Lons le Saunier dans le Jura (arrêté ministériel du 24 juillet 1891).

La commande fut fixée par l'arrêté ministériel du 20 août 1889.

En 1890, la première ébauche a été jugée insuffisante puis en juin l'inspecteur H.L. expliqua à Faraill les réserves qu'il avait à formuler. Il en apprécia la valeur, se remit au travail, modifia le caractère de son buste, lui donna un aspect plus décoratif, et le 26 juin, à la suite d'une quatrième visite H.L. constata que l'artiste, conformément à ses indications, avait refait en partie le buste. « Cet ouvrage présente désormais un caractère suffisamment décoratif pour pouvoir être moulé et ensuite traduit en marbre » (rapport en date du 9 août 1890). Prix : 2660 francs.

Source

A.N. F²¹ 2078

DU SOMMERARD

1891

Buste en marbre destiné à la bibliothèque du Musée de sculpture comparée (Paris).

Alexandre Oliva vient de mourir en laissant le buste de Du Sommerard inachevé. M. Autes, fondé de pouvoir par les héritiers pour la liquidation de la succession, demande au chef du personnel des Beaux Arts de bien vouloir donner la commande de l'exécution de ce buste en marbre à son compatriote Faraill. Léon Bourgeois signe l'arrêté en juin 1890. Le marbre est terminé en novembre 1891. (Prix : 1800 francs; 800 francs ont été payés aux héritiers d'Oliva pour le modèle en terre).

Source

A.N. F²¹ 2078 et 2102.

Œuvres non datées

SAINT PIERRE





Jean Capeille est le seul auteur qui signale cette statue colossale.

La sculpture est vraiment hors de compréhension de l'œuvre globale de Faraill et à ce sujet nous pouvons nous poser quelques questions.

S'agit-il d'une toute première tentative du sculpteur ?

Cela se pourrait vue la pauvreté du travail, en dehors des jeux de draperie. En effectuant les statues monumentales de la cave du château Ducup de Saint Paul, l'artiste avait réussi, dans un matériau plus difficile, de meilleurs effets. L'église de Bompas a été construite vers 1860, grâce aux générosités de l'industriel Bardou et du Banquier Durand. Saint Pierre aurait été sculpté sur place vers 1865. (Enquête auprès de Mile Olive et de M. l'abbé Pallure, 1972).

La sculpture n'est pas signée et l'autel supportant la statue porte une plaque commémorative sur laquelle nous pouvons lire : « Chapelle érigée par la sollicitude de M. P. Bardou, propriétaire à Bompas, sous le pastorat de M. l'abbé Brial, curé. 1870. Lacombe P. Sculpteur. Perpignan ».

Ce dernier est il le marbrier qui confectionna l'autel ou bien l'auteur du Saint Pierre que Capeille attribue à Faraill ? Il existe un autre Saint Pierre du à la même main, faisant parti d'un groupe de quatre statues placées de part et d'autre des deux grandes portes de la cave de la propriété de la famille Ducup de Saint Paul. Le modèle ayant inspiré le ciseau de l'artiste n'est autre que Pierre Bardou Job.

SAINT PIERRE, SAINT PAUL, CERES, BACCHUS









Quatre statues monumentales, en calcaire coquillier. Non signées ce curieux patronage, mélange de christianisme et de paganisme pour l'apôtre Pierre par Pierre Bardou, et pour l'apôtre Paul, par le patronyme des propriétaires.

Le dieu du vin et la déesse de l'agriculture sont là pour protéger les récoltes du domaine. Mme J.J. Ducup de Saint Paul nous a transmis l'anecdote que lui a racontée son mari : le modèle ayant inspiré Saint Pierre était son grand père, Pierre Bardou et celui qui donna l'image de Cérès était sa tante Jeanne, première femme de Jules Pams.

Ces sculptures, rudement ciselées, ne manquent pas de charme mais elles subirent quelques coups et des déplacements. Lorsque le domaine Ducup de Saint Paul a été vendu, le château devint le séminaire et la cave fut transformée en scierie. A cette époque Bacchus perdit la tête et les statues jugées dangereuses furent descendues de leurs cieux. L'évêché, peut-être intéressé par les images des apôtres ne jugea pas nécessaire la présence des dieux païens et l'ensemble fut vendu au Docteur Terrasson, grand amateur d'art, qui transporta l'ensemble dans sa propriété de Saint Jean Laseille. Dionysos ne fut plus ce qu'il était et son corps dépecé. Céres subit pas mal d'outrages. Mais les trois statues,St Pierre, St Paul et Cères se sont retirées sous les arbres du Mas de la Cabane, aujourd'hui propriété départementale servant de résidence secondaire aux Préfets de notre pays.

PIERRE BARDOU-JOB

Buste signalé par J. Capeille

ABDON et PIERRE CAMO



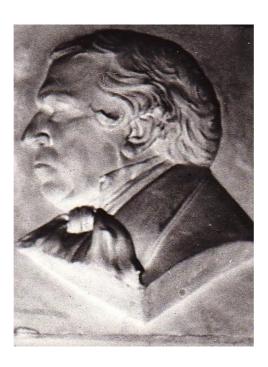


Les Camo possèdent deux bustes non signés et non datés, formellement attribués à Faraill par le poète Pierre Camo apparenté à la famille du sculpteur.

L'un est celui d'Abdon, l'autre le portrait de Pierre, fils du précédent et père du poète.

La première sculpture est peu élaborée, elle semble correspondre aux débuts de l'artiste. Par contre le buste de Pierre est très poussé et montre à quel point la jeune figure ébouriffée et barbue de l'étudiant en médecine était remplie d'énergie et de bonhomie. Cette dernière daterait des environs de 1870

EMMANUEL FARAILL



Médaillon représentant le portrait du père de l'artiste.

Le modèle original semble avoir disparu, cependant dix reproductions en plâtre ont été faites et distribuées aux dix enfants d'un frère de Gabriel Faraill à Paris, Perpignan, Nancy, etc., ainsi qu'à au moins un de ses frères (Jean).

PAUL GERVAIS

Buste commandé par l'Etat pour le Jardin des plantes du Musée d'Histoire naturelle de Paris.

Cette œuvre n'est citée que dans le Livre d'Or de l'Exposition de Perpignan en 1890.

Les archives nationales ne possèdent aucun document à ce sujet.

Le buste de Decaisne a été, aussi, une commande d'Etat à même destination. Il serait possible que cette sculpture soit de la même époque, soit 1886.

DROGART

Buste en terre cuite exposé au Concours régional de Perpignan en 1890.

Il est à penser que nous sommes en présence du buste de l'architecte César Drogart, Maire de Perpignan aux environs de 1888.

GUIRAUD



Buste (0,62 mètres), exécuté avec les fonds d'une souscription publique.

Sculpture citée par Crouchandeu, donc antérieure à 1885.

Antoine Guiraud est conservateur du Musée de Perpignan alors que Faraill fait ses débuts dans la sculpture. C'est son premier maître avec Rigaud, que le jeune artiste admirait beaucoup.

N'est ce pas là une curieuse coïncidence entre ces deux noms?

Source

Œuvre citée par Bénézit, Crouchandeu et Lami

LAMARTINE

C'est avec grande réserve que nous citerons cette œuvre dont nous ne connaissons l'existence que par le fait d'une chronique de l'Indépendant du 27 août 1874.

Il est possible que l'auteur de l'article ait fait un lapsus pour désigner Graziella.

MISERE





Statuette en terre cuite (environ 0,30 m), propriété du sculpteur François Pous, non signée, non datée.

Se reporter à « Misère » (1880).

GARE DE LISBONNE





Livre d'Or de l'Exposition de Perpignan de 1890.

« Faraill est parti à Lisbonne, pour décorer la gare centrale bâtie par M. Edmond Bartissol avec une équipe de 30 ouvriers sculpteurs ou ravaleurs. On admire surtout un page de la grande époque du Portugal qui, d'une main, soutient l'écusson national qu'il semble défendre de l'épée qu'il porte dans l'autre main. La gare de Lisbonne a été construite en 1887 par les entrepreneurs Duparchi et Bartissol sur les plans de l'architecte José Luis Monteiro, et mise en service en 1890. Le même architecte a d'ailleurs dirigé certains travaux de l'Hôtel de ville de Paris en 1876. Le style de cet édifice est inspiré de l'art manuélin (Portugal XVème, XVIème siècles). L'ensemble richement décoré comprend, pour la façade principale, trois médaillons et entre les deux portes monumentales, la statue du Roi Sébastien (1554 1578) ».

Sources:

Casa de Portugal à Paris. Companhia dos caminhos de ferro portugueses de Lisbonne.

Les projets de Gabriel Faraill

RIGAUD

En Septembre 1891, une lettre de Brousse au Directeur des Beaux Arts nous apprend que Gabriel Farailli voudrait obtenir la commande d'un Rigaud pour le Musée de Versailles.

Malgré une réponse négative, la Préfecture des Pyrénées Orientales fait savoir, à son tour, que M. Faraill désirerait obtenir une commande de l'Etat et serait heureux de faire un buste du peintre Rigaud (13 novembre 1891).

Le 20, la réponse est encore négative.

Quatre jours plus tard, Faraill insiste:

« Lors de l'inauguration à Perpignan de la statue de RIGAUD dont je suis l'auteur, on a bien voulu me faire espérer qu'une commande de l'Etat pourrait m'être faite. Je viens aujourd'hui, M. le Ministre, vous demander de vouloir bien me faire obtenir cette commande... J'ajoute que serais très heureux d'être chargé de l'exécution en marbre, grandeur naturelle, d'une statue de RIGAUD destinée à l'un de nos Musées nationaux ». (Cette lettre est annotée par Edmond Bartissol).

Le 5 décembre, le refus semble définitif. Trois mois plus tard l'artiste mourait.

Source:

A.N. F²¹ 4308

ARAGO

Un premier projet utopique de Faraill consistait à ériger un monument gigantesque à François Arago, c'est à dire une statue du grand astronome dont le seul pied mesurerait dix mètres de long. Faites le calcul pour un bonhomme qui peut chausser du 41, il faudrait donc 60 mètres pour faire le portrait en pied dudit savant. Tel était le projet verbal du doux et charmant artiste qui avait l'intention de sculpter le massif du Canigou à cet effet.

Source

Pierre Vidal. Sculpteurs in Ruscino 1913 p. 506.

Le 22 septembre 1879, Jules Ferry prononçait, à Perpignan, le discours inaugural de la statue de François Arago réalisée par le sculpteur toulousain Antonin Mercié.

Deux années plus tôt, lorsque la population des Pyrénées Orientales fut informée de cette réalisation, elle fit savoir son mécontentement par la presse locale, laquelle publia de nombreuses pétitions de ce genre : « nous soussignés (un groupe d'habitants de la commune de Salses) protestons contre la décision du Conseil municipal de Perpignan, qui a désigné le sculpteur Mercié pour dresser la statue de P. Arago, alors que MM Faraill et Oliva nos compatriotes, auraient dû être chargés de l'exécution de cette œuvre ».

Oliva, déjà auteur de plusieurs monuments à son compatriote ne fit aucune remarque écrite.

Cependant une polémique s'engagea entre deux périodiques : l'Indépendant des P.O. et le Républicain des P.O. .

C'est dans ce dernier que Faraill fait part d'un projet, muni de dimensions raisonnables, qu'il avait soumis à divers personnalités de la municipalité de Perpignan.

En voici le texte (le Républicain des P.O. en date du 14 septembre 1876) : « L'Indépendant nous donne aujourd'hui un démenti à propos du projet de statue confié à notre cher compatriote Faraill, cela en ses plus gros caractères romains et voilà l'Indépendant aussi fier que s'il avait soutenu la plus belle des causes. De plus, nous recevons de l'honorable et digne M. Testory, le Maire affectionné de notre ville, la lettre que nous donnons ci après. A ces deux prétentions nous devons répondre par l'exposé exact des faits qui se sont produits, le public appréciera.

L'année dernière (il n'y a donc pas longtemps), Faraill causait dans les bureaux de la mairie avec M. Selva, architecte de la ville. A cette époque il était question d'établir, au milieu de la place Arago, une fontaine monumentale, qui devait coûter à la Ville vingt mille francs environ.

M. Faraill représenta à M. Selva que c'était là une somme bien onéreuse pour la ville. Il vaudrait mieux, dit-il, pour tout le monde, qu'un monument fût édifié sur la place Arago, par souscription publique à la gloire de François Arago. Une fontaine magnifique peut être élevée, au dessus de laquelle sera placée la statue de l'homme qui glorifia le Roussillon.

Selva applaudit à cette idée. M le Maire de la Ville, le même à qui le Conseil municipal, à la même époque, votait des félicitations, fut enchanté également de la proposition de M. Faraill.

Selva et Faraill se rendirent ensemble sur la place Arago, et décidèrent le projet de statue. Le Maire confirma formellement cette décision. Les dimensions furent prises simultanément par MM Selva et Faraill, et un premier avant projet s'élevant à cent cinquante mille francs environ fut dressé par M. Faraill.

M. Tournal, Maire, Selva, architecte, et qui plus est, M. Testory, Maire actuel de la ville, donnèrent leur approbation à cet avant projet.

Le projet fut arrêté d'après ce premier modèle, et lorsque M. Faraill partit pour Paris, afin d'y dresser le projet définitif, MM Tournal, Selva et Testory, l'assurèrent de l'accomplissement de toutes les formalités que nécessitait l'érection du monument.

Le consentement du Conseil municipal était compris en principe dans cette déclaration, le Maire étant seul administrateur de la commune. Personne alors ne doutait que ce Conseil ne donnât son approbation à une œuvre aussi patriotique.

Plus tard, par l'intermédiaire de la famille Arago, la statue a été confiée à M. Mercié.

N'avons-nous pas le droit de dire que c'est en violation de la parole d'abord donnée à M. Faraill ? Nous convenons bien que formellement le Conseil municipal n'a pas voté la commande du projet confié à M. Faraill, mais en principe et juridiquement, le Conseil municipal n'était-il pas engagé par la parole de son Maire, la parole de l'architecte de la ville et la parole d'un des Conseillers municipaux des plus estimés : M. Paulin Testory ?

M. Faraill a consacré quatre mois à son travail; il y a dépensé, sans compter son temps, une somme de 600 francs environ qu'il a du débourser. Son projet est terminé et a été déposé en photographie au secrétariat de la mairie de Perpignan. Qu'on nous donne un démenti, après ces explications. Approuvé G. Faraill ».

Démenti de P. Testory : « jamais le Conseil municipal n'a commandé de projet à M. Faraill ».

Beaucoup plus tard, Aristide Maillol affligé par le monument de Mercié, avait proposé de le remplacer par une de ses œuvres.

Sources:

L'Indépendant des P.O., 16 et 23 septembre 1876. Le Républicain des P.O., 14 septembre 1876. François Arago et les sculpteurs de son siècle, par Joseph Chioselli in Massanano n°19 (1973).

BIBLIOGRAPHIE

1. ARCHIVES

A. Archives nationales:

AJ⁵² 246 n° 23 : Inscription de Faraill dans l'atelier de gravure de Farochon. Ecole impériale des Beaux Arts de Paris. Quai Malaquais..

Série F²¹
138 (1 dossier)
216 (3 dossiers)
2078 (5 dossiers)
4308 (1 dossier)
2102 (extrait du dossier A.J. Oliva).

B. Archives départementales des Pyrénées Orientales :

Série T, subventions du Conseil Général aux jeunes artistes (4T 20,21,22,23).

Série 0, affaires municipales. Perpignan XIXème (C4, E7, M10, Rs14).

C. Archives municipales de la Ville de Perpignan :

Délibérations municipales du 24 novembre 1866 et du 23 mai 1867 Registre D^{1}_{38} (1865 1867).

D. Registre d'état civil de la commune de Saint Marsal :

Années 1831 1840, acte n° 36, année 1837.

E. Registre d'état civil de la ville Paris (XIVème arrdt) :

Extrait des minutes des actes de décès du 14ème arrdt : 11 mars 1892.

2. IMPRIMES

A. Journaux

Le Journal des Pyrénées Orientales

12 juillet 1864

4 août 1865

5 et 8 mars 18667

6 mars 1868

Le Républicain

14 septembre 1876

15 septembre 1876

12 août 1881

3 mars 1883

L'Indépendant des Pyrénées Orientales

19 décembre 1868

25 mai 1870

27 août 1874

16 septembre 1876

23 septembre 1876

11 août 1882

6 novembre 1883

21 octobre 1884

31 mars 1886

30 mai 1886

26 juillet 1886

11 octobre 1887

2 mai 1888

10 décembre 1888

10 et 11 janvier 1889

1 avril 1889

29 avril 1889

12 janvier 1890

juillet 1890

mars 1892

19 août 1963

4 mars 1973

11 juillet 1973

Le Progrès

Année 1867

B. Périodiques et revues

Chronique des arts 1886 et 1892
Journal de l'Exposition de Perpignan, n° du 20 juillet 1890
Journal illustré des Pyrénées Orientales. Imp. Jh. Payret (1897 1904)
Ruscino (1913)
La veu del Canigo (1914)
Le Coq Catalan (1923 et 1924)
Reflets du Roussillon, 1954, 1961 et 1970

C. Catalogues, livres d'or et guides :

Société des Beaux Arts de Perpignan, années 1883 et 1884.

Catalogue raisonné du Musée de Perpignan, 1885.

Guide de l'Ecole nationale des Beaux Arts, Paris 1889.

Livre d'or du Concours régional de l'Exposition de Perpignan, 1890.

Guide(s) de l'Hôtel de Ville de Paris, 1900.

Richesses artistiques de Paris. Monuments civils.

Inventaire général des richesses d'art de la France. Paris, monuments civils, Tome III, Paris 1902.

Les Pyrénées catalanes (Union des ESSI des P.O.), Payret imp. à Perpignan 1931-32, 4ème édition.

D. Livrets des Salons des Champs Elysées (d'après S. Lami).

```
1866 p.130 – 1867 p.313 – 1868 p.460 -1869 p.479 -1870 p.593 - 1872 p.258 - 1873 p.261 - 1874 p.430 - 1876 p.411 -1877 p.489 - 1878 p.374 1878 Expo. Univers. p. 95 - 1880 p.587 - 1881 pp.361 - 1882 pp.385 - 1886 p.321 - 1887 p.322 - 1888 p.328 - 1889 p.331 - 1890 p.303 - 1891 p.221.
```

E. Bibliographie chronologique

BELLIER et AUVRAY : Dictionnaire général des artistes de l'Ecole Française. Tome I p. 533. Paris 1882.

CROUCHANDEU : Catalogue raisonné des objets d'art et d'archéologie du Musée de Perpignan pp 182 185. Perpignan 1885.

JOUIN Henri:

La sculpture au Salon de 1873 p. 43. Plon. Paris 1874. La sculpture au Salon de 1874 p. 61. Plon. Paris 1875. La sculpture au Salon de 1880 p. 35. Plon. Paris 1881. Nouvelles archives de l'art français p. 39. Plon. Paris 1886.

MUNTZ: Guide de l'Ecole Nationale des Beaux Arts. p.188. Paris 1889.

HAUCOUR (Louis): Hôtel de Ville de Paris. p.740. Paris 1900.

VACHON (Marius): Le nouvel Hôtel de Ville de Paris (1872-1900). p.235. Edition du Conseil Municipal. Paris 1900.

FALGUERE (Joseph) : D'Amélie les bains à Boules D'Amont in Journal illustré des P.O. imprimé et édité par Joseph Payret. Tome II p.257. Perpignan 1901-1904

PAYRET (Joseph): mêmes références.

JOANNE (P): Itinéraire général de la France. Les Pyrénées p.371. Paris 1910.

VIDAL (Pierre): Sculpteurs Roussillonnais in Ruscino. p.506. Perpignan 1913.

CAPEILLE (J) : Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises pp 201-202. Perpignan 1914.

PONS (J.S.): L'art du sculpteur céramiste G. Violet in La veu del Canigo. pp 225-236. Perpignan 1914.

THIEME und BECKER: Allgemeines lexikonder bildenden künstler... Vol (ELFTER-BAND...) p.265. Liepzig 1915.

LAMI (Stanislas) : Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole Française au XIXème siècle. Tome II (D-F) pp 338-339. Paris 1916.

CALMETTE (J) et VIDAL (P): Histoire du Roussillon. Boivin. Paris 1923.

MAREZ – DURLIAT – CRASTRES – SAISSET – NOELL. Visages du Roussillon. Paris 1952.

ROSINE : Ce que l'on peut apprendre sur le costume catalan in Reflets du Roussillon n° 35. Perpignan 1961.

BENEZIT (F) : Dictionnaire critique et documenté des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays. Tome III (D-F) p.67. Librairie Gründ 1966.

TABLE DES MATIERES

Saint Marsal	11
INTRODUCTION	13
Aperçu socio-économique de Saint Marsal au début du XIXème siècle	13
Chapitre I	17
La famille FARAILL	17
Chapitre II	21
Les premiers pas de Gabriel Faraill	
Chapitre III	
Tentative de recensement des œuvres attribuées à Gabriel Faraill	
Œuvres datées	27
NAUDO	
DOCTEUR COMPANYO	
SAINT ETIENNE	
M. C	
TELEMAQUE	
JEUNE ROMAIN	
M. AV	
ELISABETH SARDA ou VIEILLE CATALANE ou MERE DE L'ARTISTE	
TYPE DES PYRENEES ORIENTALES	
REVEIL DU PATRE	
JEUNE POETE	
GRAZIELLA ou JEUNE FEMME	
PRIMAVERA	_
JEUNE FILLE GRECQUE	45
JEUNE FILLE A L'ESCARGOT	
DAMOETAS	
LECOEUR	_
JEUNE FLUTISTE	
FAROCHON	
DOCTEUR COMPANYO	
VIEILLARD	54
LA PAIX	55
GRANIER DE CASSAGNAC	56
GUIBOURT	57
MISERE	58
DOCTEUR PASSAMA	60
CHASSE ET PECHE	61
FRESCA Y REGALADA	62
DECAISNE	63
JEUNE FILLE ou PUDEUR	64
ANDRE RIERA	65
GASTON VUILLIER	66

MERE DE FAMILLE	6
LOUISE ET GERMAINE LEGRAND	6
GENERAL DE LAMER	6
Dr Baron LARREY	7
RIGAUD	7
EDMOND BARTISSOL	7
ENFANT	7
	7
DU SOMMERARD	7
Œuvres non datées	7
	8
	THUS8
	8
	8
	8
	8
	8
	8
	8
	8
	9
Les projets de Gabriel Faraill	9
RIGAUD	9
ARAGO	9
BIBLIOGRAPHIE	9
1. ARCHIVES	9
	9
•	es Orientales :9
	rpignan :9
•	e Saint Marsal :9
E. Registre d'état civil de la ville Paris (XI)	Vème arrdt) :9
= = = = = = = = = = = = = = = = = = = =	
• •	s (d'après S. Lami)
E. Bibliographie chronologique	